

Format de citation

Krumenacker, Yves : recension de : Bertrand Van Ruymbeke, From New Babylon to Eden. The Huguenots and their migration to colonial South Carolina, Columbia : University of South Carolina Press, 2006, dans : *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2011, 2.1 - Mobilités, p. 551-553, DOI: 10.15463/rec.1189735897, téléchargé depuis Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

politique (quelles causes structurent les groupes acadiens?). À cet égard, les Acadiens de J.-F. Mouhot sont étrangement vierges d'expérience politique collective, malgré ce que l'on connaît de l'existence de syndics, tout mystérieux qu'ils soient, en Acadie.

La question identitaire s'avère centrale : elle n'est finalement affrontée directement qu'en fin d'ouvrage par un glossaire. Ce que la présence acadienne peut avoir d'originalité, voire le caractère pionnier de l'expérience de ces réfugiés, se trouve dissout derrière le bref rappel de la diversité inhérente du royaume de France et du caractère fuyant de termes tels que « peuple », « nation », ou « corps de nation ». On y perd de vue les transformations successives, pourtant relevées au passage par l'auteur, des mots et concepts utilisés par les uns et les autres, et surtout leur évolution au fil des années et des épreuves. En outre, le désir chez les historiens d'aujourd'hui comme chez les administrateurs d'hier de faire cadrer la situation incongrue des Acadiens dans une certaine « normalité » se trouve relégué en filigrane. Une telle approche aurait pourtant été riche d'enseignements sur ce que cette normalité est censée recouvrer.

En procédant ainsi, J.-F. Mouhot se prive à la fois de ressources et d'interlocuteurs. Les « entités collectives » sous l'Ancien Régime – peuples, corps ou communautés – possèdent leurs historiens, et si on suit aisément l'auteur quand il avoue la difficulté de circonscrire une identité française homogène qui aurait été incompatible avec une identité acadienne tout aussi compacte, on se trouve frustré de ce que le cas acadien aurait pu apporter de nuances sur les modalités de l'identité au tournant du XVIII^e siècle. À cet égard, le désir – compréhensible compte tenu de la masse de travail – de limiter l'ouvrage aux seuls Acadiens, et de laisser de côté les autres exilés et expatriés de la guerre de Sept Ans, nous prive d'un riche comparatif. Il n'empêche : la prudence historique en matière d'identité demeure une vertu qui n'est pas la moindre de l'ouvrage de J.-F. Mouhot. Demeure alors un ouvrage riche, défrichant de nombreuses pistes, capable de stimuler sereinement le débat que l'auteur appelle de ses vœux.

ALEXANDRE DUBÉ

1 - <http://www.septentrion.qc.ca/acadiens/>.

Bertrand Van Ruymbeke

From New Babylon to Eden: The Huguenots and their migration to colonial South Carolina

Columbia, University of South Carolina Press, 2006, XVIII-396 p.

Bertrand Van Ruymbeke, spécialiste reconnu du Refuge huguenot en Amérique du Nord, a déjà beaucoup publié sur le sujet. Ce livre est issu de sa thèse de doctorat, soutenue en 1995 et complétée par de nouvelles recherches. Il se situe à la croisée de l'histoire démographique, de l'histoire des migrations et de l'anthropologie historique. Dans une perspective nouvelle, il précise les travaux d'Amy Friedlander sur l'immigration en Caroline, qui portent sur une période longue, et ceux de Jon Butler sur les huguenots en Amérique, qui couvrent une aire géographique plus large¹.

Après avoir rappelé les persécutions contre les protestants français, l'auteur situe la charte octroyée en 1663 à huit propriétaires dans le contexte mercantiliste qui prône l'arrivée d'étrangers industriels pour ne pas aggraver la supposée dépopulation anglaise, mais aussi dans celui de la rivalité avec la France qui pousse à l'affaiblir, et de l'obsession antipapiste qui amène à secourir les protestants ; c'est pourquoi, après d'infructueuses tentatives d'installations de colons, le duc de Shaftesbury, principal propriétaire de la colonie, puis Peter Colleton songent aux huguenots. Les efforts de John Locke (secrétaire de Shaftesbury), les écrits et les textes publiés entre 1679 et 1686 à Londres, Genève et aux Provinces-Unies pour vanter les avantages de la Caroline, un réseau de diffusion « whig-huguenot » très actif, cherchent à attirer des protestants capables de produire du vin, de l'huile et de la soie. Même si la monarchie s'implique peu dans l'entreprise, la promotion est un succès, la Caroline étant la colonie la plus prisée par les huguenots, malgré les attaques des promoteurs des autres colonies. B. Van Ruymbeke décrit avec une multitude de détails les chemins de l'exil (par la côte atlantique ou la vallée du Rhin) et l'accueil en Angleterre, mais sans apporter de réelle nouveauté. Peu nombreux sont ceux qui envisagent de partir en Amérique, car ils espèrent toujours pouvoir rentrer en France.

Les premiers réfugiés arrivent en 1680 ; un nouveau pic d'immigration se produit en 1685-1687, mouvement qui se réduit ensuite considérablement. Au total, on compte environ 500 huguenots dans les années 1690 (15 % de la population totale de la colonie). À partir d'une liste de naturalisations de 1696-1697 et d'une base de données comprenant 395 adultes pour la période 1680-1718 (reproduite en appendice), B. Van Ruymbeke montre qu'il s'agit surtout de jeunes adultes, venus pour la plupart des ports de l'Atlantique (La Rochelle, Dieppe) qui avaient déjà des liens avec l'Amérique, voyageant en famille ou au moins en groupe ; parmi eux, beaucoup de gentilshommes, de marchands, d'artisans (travaillant surtout le métal ou le bois) et un nombre inhabituellement élevé de « serviteurs » (*indentured*). Une fois sur place, ils vivent entre eux, se marient entre eux, autant que possible avec quelqu'un de la même région et presque toujours du même niveau social. Quelques-uns cependant ne parviennent pas à se fixer, rentrent en Angleterre ou vont de colonie en colonie. Les huguenots n'apparaissent pas très différents des autres groupes d'immigrants vers l'Amérique (protestants français vers les Antilles, puritains vers la Nouvelle-Angleterre ou Anglais vers la baie de Chesapeake), en dehors du fait que l'aspect religieux est particulièrement important et que cela s'est produit sur un temps très court.

L'auteur s'intéresse ensuite à la vie religieuse des réfugiés. Des églises sont fondées immédiatement, une à Charleston et trois ou quatre églises rurales, même si les pasteurs ne sont pas présents tout de suite et si la construction des temples est plus lente. Les origines de ces églises sont retracées avec le plus de précision possible compte tenu du peu de sources disponibles. Quatre ou cinq pasteurs ont desservi ces églises avant 1700, notamment Elie Prioleau, dont la figure domine nettement les autres. Les huguenots sont, de ce point de vue, favorisés par rapport aux anglicans, et bénéficiaient même d'un encadrement supérieur à ce dont ils disposaient dans la France d'avant la Révocation. Pourtant, l'Église anglicane, minoritaire en Amérique du Nord (elle ne domine qu'en Virginie), se montre très offensive à partir de la nomination du gouverneur Nathaniael Johnson en 1703. Il en résulte l'acte de 1704

qui établit l'Église d'Angleterre en Caroline du Sud, sans aucune mention de l'élément français, ce qui est réparé en 1706 avec la création de paroisses huguenotes. B. Van Ruymbeke montre bien que ces actes, surtout celui de 1706, ont été établis avec le soutien de l'élite huguenote, propriétaire de nombreux biens, politiquement influente, bien intégrée dans la société anglo-américaine, souvent ralliée au conformisme religieux avant 1706, quelquefois avant même d'avoir quitté l'Angleterre. Pourtant, jusque dans les années 1730, des réticences fortes d'une partie de la population à cette anglicanisation se manifestent. Dans la paroisse de Santee, des pasteurs continuent à adopter des pratiques calvinistes. Dans celle, plus populaire, de Saint-Denis, le pasteur est renvoyé et, de 1716 à 1720, la paroisse opte pour le non-conformisme. Revenue à l'anglicanisme, elle est encore secouée en 1722-1723 par un épisode d'enthousiasme religieux qui se solde par plusieurs morts. Charleston choisit le non-conformisme, d'où des problèmes avec son pasteur, plutôt favorable à l'anglicanisme. De 1723 à 1731, il n'y a plus de pasteur dissident dans la paroisse, et de nombreux fidèles assistent aux cultes anglicans. Quand, enfin, un nouveau pasteur arrive, il observe certes l'ancienne discipline des Églises réformées, mais il a été ordonné par un évêque. Les huguenots forment donc un groupe particulier qui ne veut pas être confondu avec les dissidents anglais vus comme des républicains et des régicides et entre plus ou moins rapidement dans l'Église d'Angleterre, mais en gardant certaines particularités et en fréquentant souvent l'une ou l'autre Église. L'examen de sermons montre d'ailleurs que les différences doctrinales sont très faibles, ce qui facilite les rapprochements, et qu'elles portent surtout sur la discipline.

Les Constitutions fondamentales de la colonie accordent généreusement la naturalisation à tous ceux qui s'installent, à condition qu'ils y souscrivent ; en réalité, en dehors de la colonie, ce n'est que l'équivalent du droit de naturalité (*denization*), qui ne permet pas de voter, d'être éligible ou de détenir un office. B. Van Ruymbeke étudie avec beaucoup d'attention les efforts des huguenots pour obtenir une naturalisation générale, dans un contexte de

rivalité entre les propriétaires et les autorités locales, de francophobie exacerbée par la guerre entre la France et l'Angleterre, surtout entre 1695 et 1697, de divisions également entre les Français. Ils obtiennent finalement une très large naturalisation en 1691, annulée dès l'année suivante, puis deux lois de naturalisation en 1697 et 1704, qui ne leur donnent pas le droit d'éligibilité.

Un dernier chapitre étudie l'insertion sociale de ces huguenots. Le rêve initial de développer la vigne, les oliveraies et la soierie se dissipe assez rapidement et les immigrés, puis leurs enfants, cherchent surtout à acquérir des terres pour élever du bétail et se lancer dans diverses cultures, avant, dans les années 1710, de privilégier la culture du riz. Pour cela, ils utilisent des esclaves comme main-d'œuvre, sans état d'âme particulier. Certains s'installent en ville, travaillent comme artisans ou se lancent dans le commerce, et Charleston est rapidement marquée par la culture française ; en revanche, les projets de fonder une ville huguenote échouent. Au total, les huguenots réussissent plutôt bien dans ces activités économiques, comme le souligne l'expression « riche comme un huguenot », sans doute parce qu'ils n'étaient pas pauvres en arrivant en Caroline, qu'ils sont arrivés quand l'économie nord-américaine se développait, et parce qu'il n'y avait pour eux pas d'autre perspective que de réussir, le retour en France leur étant interdit.

Avec cet ouvrage, B. Van Ruymbeke apporte une contribution majeure aussi bien à l'étude du Refuge huguenot qu'à celle de l'implantation européenne en Amérique du Nord. L'objet limité de la recherche (quelques centaines de personnes, sur deux générations) permet une analyse très précise des motivations, des stratégies et des pratiques politiques, économiques et religieuses de l'enracinement des immigrés dans la colonie. En contrepartie, on est quelquefois dubitatif face à des pourcentages élaborés à partir de chiffres très faibles, et on peut toujours se demander dans quelle mesure ce groupe est représentatif de mouvements migratoires plus amples. B. Van Ruymbeke en est cependant conscient, et veille à mettre en rapport ses résultats avec ceux donnés naguère par J. Butler.

YVES KRUMENACKER

1 - Amy E. FRIEDLANDER, « Carolina Huguenots: A study in cultural pluralism in the Low Country, 1679-1768 », Ph. D., Emory University, 1979 ; Jon BUTLER, *The Huguenots in America: A refugee people in New World society*, Cambridge, Harvard University Press, 1983.

John P. Bowes

Exiles and pioneers: Eastern Indians in the Trans-Mississippi West

Cambridge, Cambridge University Press, 2007, XIV-272 p.

Ce volume offre au lecteur l'histoire de plusieurs tribus indiennes – les Delaware, les Potawatomi, les Shawnee et les Wyandot – implantées à la fin du XVIII^e siècle dans le Nord-Est des États-Unis et des conditions de leur installation durant la première moitié du XIX^e siècle sur les terres du futur État du Kansas, jusqu'à la dissolution, dans les années 1860, des sociétés indiennes reconstituées dans cette zone. L'ouvrage rend compte d'une étude monographique consacrée à un thème qui a déjà fait l'objet de nombreux travaux et ne prétend nullement être une synthèse. D'autres tribus sont, au début du XIX^e siècle, contraintes de se déplacer vers l'ouest sous la poussée des Euro-Américains et le Kansas n'est pas leur seule destination.

L'originalité du livre, déjà considéré comme une référence, est double. John Bowes incorpore d'une part en une même trame les temps antérieurs à la grande migration d'est en ouest et l'histoire de la reconstitution d'une société indienne dans les plaines de l'Ouest, postulant une continuité entre les deux moments, alors que la plupart des auteurs font de la grande migration le point de départ ou l'aboutissement de leur récit. Par sa posture d'autre part, il s'inscrit dans un contexte historiographique dont nous retrouvons des traces dans la plupart des secteurs de l'histoire sociale, qui insiste sur les marges de manœuvres, les choix des individus et des groupes même les plus dominés, tout en insistant sur la diversité des conduites et des stratégies individuelles ou familiales au sein de populations souvent implicitement considérées comme des entités homogènes par les générations précédentes. Ces deux traits tendent à rapprocher ce volume de nombreux